

La fête de mai à Môtiers-Travers

Autor(en): **Frick, R.-O.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Volkskunde : Korrespondenzblatt der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde**

Band (Jahr): **27 (1937)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1004888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La fête de mai à Môtiers-Travers

par R.-O. FRICK, Neuchâtel.

Presque tout ce que nous savons de l'ancienne fête de mai dans le Val-de-Travers remonte à deux sources imprimées. La première, et la plus ancienne, est un article de Fritz BERTHOUD publié dans le *Constitutionnel neuchâtelois*, gazette de Neuchâtel et Valangin, en Suisse, paraissant alors trois fois par semaine. Dans le numéro du samedi 13 mai 1843, que j'ai consulté à la Bibliothèque de la ville de Neuchâtel, et sous la rubrique: «variétés», on trouve, en effet, une description de «La fête de mai, célébrée à Fleurier le dimanche 7 mai 1843» (pages 227 et suivante). C'est essentiellement sur cet article que s'appuient successivement: le docteur Louis GUILLAUME, alors directeur du pénitencier cantonal de Neuchâtel, dans sa «Notice historique sur la fête de mai dans le canton de Neuchâtel», insérée dans le *Musée neuchâtelois* de l'an 1874 (pp. 99—108), et qui comporte aussi des renseignements sur la fête de mai telle qu'elle fut pratiquée au Val-de-Ruz¹⁾; Fritz CHABLOZ, alors instituteur à Saint-Aubin (Neuchâtel), dans son mémoire sur «La fête de mai, coutumes neuchâteloises et vaudoises» paru dans les *Archives suisses des traditions populaires* de 1898 (tome II, pp. 14—29), qui n'ajoute aux données de Berthoud et de Guillaume²⁾, à propos du Val-de-Travers, que le texte de la chanson du mai de Fleurier, «telle, dit-il, qu'elle se chantait, vers 1750, dans cette localité et sans doute dans les villages voisins» (p. 27); enfin, E. QUARTIER-LA-TENTE, dans son grand ouvrage sur «Le canton de Neuchâtel» (1893), 3^e série, le Val-de-Travers (Fleurier, p. 572) rapporte la légende étimologique qui prétend expliquer l'origine de la fête de Fleurier et que Berthoud contait déjà; mais la source de Quartier-la-Tente paraît être l'article de Guillaume plutôt que le *Constitutionnel neuchâtelois*.

A côté de Fleurier, seule une seconde localité du Val-de-Travers nous est donnée comme ayant connu la fête de mai — quoique, selon Guillaume, «la coutume de *chanter le mai* était générale, aussi bien dans les localités du Vignoble que dans celles des Montagnes» (op. cit. p. 105) —, c'est le

¹⁾ On y trouve, entre autres, le texte et la musique de la chanson en usage au Val-de-Ruz, ainsi que l'indication qu'on chantait le mai à Neuchâtel au 16^e et au 17^e siècle, d'après le journal de «Dépenses de la Société des arquebusiers de Neuchâtel. — ²⁾ Bien qu'il ne cite pas ce dernier, Chabloz lui a visiblement fait divers emprunts.

village de Môtiers, le chef-lieu du district. Cela résulte — et c'est la deuxième source à laquelle j'ai fait allusion — d'une lecture fait par H. JEANRENAUD à la séance générale de la Société de Belles-Lettres de Neuchâtel de février 1881 et dont le texte, sous le titre «Un mai», est reproduit, en dix pages, dans une plaquette hectographiée à couverture verte que le docteur H. Stauffer, de Neuchâtel, a eu l'obligeance de me communiquer³). C'est à cette conférence que Quartier-la-Tente, sans la citer, a emprunté ce qu'il dit de la fête de mai à Môtiers dans son *Val-de-Travers* (p. 392). Son résumé étant très succinct, il me paraît utile, vu la rareté de la plaquette précitée⁴), de reproduire l'essentiel du texte de Jeanrenaud, en ne laissant de côté que ce qui est purement littéraire.

Auparavant, je voudrais encore faire une remarque qui n'est pas sans importance bien qu'elle paraisse avoir échappé aux auteurs récents. Ceux-ci, en effet, nous laissent croire que, dans les localités qui la pratiquaient, la fête de mai avait lieu régulièrement toutes les années. Or cela ne paraît pas avoir été le cas; ce ne l'était certainement pas à Fleurier ni à Môtiers. Au début de son article sur la fête de Fleurier — paragraphe que ne cite aucun des auteurs postérieurs qui se rapportent à lui — F. Berthoud écrit catégoriquement: «La fête de mai ne revient pas toutes les années; il y a entre chacune un intervalle arbitraire de huit ou dix ans, plus ou moins. La dernière avait eu lieu en 1834. Depuis cette époque, toute une génération d'enfants s'était développée; beaucoup d'entre eux allaient atteindre la limite passé laquelle on n'y joue plus de rôle; il devenait donc urgent pour beaucoup de mères que la fête eût lieu cette année; beaucoup avaient leurs raisons pour qu'elle n'eût lieu que l'an prochain. Après quelques tiraillements, l'année 1843 fut choisie. Les fortes têtes maternelles du lieu s'organisèrent en comité et sous leur énergique impulsion, chacun s'appêta à se faire, pour le premier dimanche de mai, jour habituel de la fête, le plus beau possible.» On voit donc, d'une part, que si, à Fleurier, la fête de mai était encore une fête d'enfants, les adultes et surtout les mères, en avaient cependant la direction et, de l'autre, que, loin d'être immuable, sa date dépendait

³) Bien que Jeanrenaud ne dise pas expressément qu'il entend parler de Môtiers, cela résulte du texte de la chanson traditionnelle qu'il rapporte. —

⁴) Chabloz ne paraît pas en avoir eu connaissance.

d'une décision spéciale. C'est dire que la fête de mai avait perdu beaucoup de son caractère spontané pour prendre une forme locale plus accentuée. Guillaume avait donc raison de penser que c'est à ce fait que la légende étiologique rappelée plus haut devait son origine: la fête de Fleurier présentait, sur les coutumes semblables des autres localités, des différences assez notables pour qu'elle parût avoir une origine particulière et qu'il y eût besoin de l'expliquer par une légende dont le caractère religieux est patent.

Nous verrons tout à l'heure que si, à Môtiers, la fête n'avait lieu que dans certaines circonstances, lorsque la saison était plus précoce, du moins la coutume du mai se renouvelait-elle toutes les années. Il semble qu'on soit en droit d'établir une différence entre la coutume de chercher le mai et l'organisation d'une véritable fête populaire avec quête, cortège, banquet et danse. La première dut vraisemblablement être générale et très ancienne dans le canton de Neuchâtel et ailleurs, tandis que ce n'est qu'ici et là que la seconde a pris, plus tard, un développement réel, variable du reste selon les villages. Fleurier, dans cette évolution, offrirait un stade particulièrement tardif, plus différencié encore que Môtiers. Cela dit, nous pouvons passer au récit de Jeanrenaud¹⁾, qu'il dit tenir « d'une bonne vieille, élevée dans la vraie tradition du vieux temps ».

* * *

Si le mai — c'est-à-dire les premières feuilles de hêtres — était ouvert le premier dimanche de mai, les garçons avaient « gagné le mai »; sinon, c'étaient les filles. Et là-dessus, des conjectures, des soupirs, de vieux dictons. Et pourtant, on se passionnait tout simplement pour la gloire de dire:

— Les garçons gagneront le mai!

— Vous, allons donc! Ce sont les filles.

— On verra bien.

Et l'on voyait, en effet, le samedi au soir, des ombres furtives qui s'en allaient, en se coulant le long des haies et des talus, se baissant pour n'être pas vues, et toutes se dirigeaient vers le bois de hêtres. Et là, quelle anxiété! Mais non, on en trouvait une branche, deux branches, toutes petites, avec quelques bourgeons entr'ouverts; et cela suffisait. On

¹⁾ «Souvenir de la séance générale donnée par la Société de Belles-Lettres, février 1881.»

s'en retournait, on plongeait les branches dans l'eau pour les faire éclore, et, au petit jour, on les attachait en secret à la «chèvre» de la fontaine.

Les filles arrivaient aux fenêtres, toutes curieuses, voyaient le rameau triomphant et, rouges de dépit, se cuirassant contre les quolibets, elles se paraient quand même de leurs plus beaux atours, car c'était le grand jour. On avait perdu le mai, mais baste, on dansait ce jour-là, et les garçons ne dansent pas tout seuls. Ce jour-là, on chantait dans tout le village, sur un air naïf et charmant :

Mai, mai, joli mai !
Les garçons ont gagné le mai !

Cela se passait toutes les années ; mais quand le printemps était très hâtif, quand, dès le mois d'avril, le soleil avait fait fondre toutes les taches de neige sur les montagnes — ce qui est rare — alors on décidait que l'année méritait «un mai», un grand mai, et on le préparait fiévreusement.

Dans l'école commune et mixte, le maître en voyait de grises pendant ce malheureux mois d'avril ; c'étaient des chuchotements, de petits papiers, des airs de mystère qui nuisaient beaucoup au b, a, ba. Au fait, il y avait bien de quoi être distrait : chaque garçon devait trouver sa demoiselle pour la fête. Même les tout petits s'en mêlaient, car l'«époux» et l'«épouse» de mai — les plus jeunes — avaient trois ou quatre ans, et parfois on devait les conduire en petit char, en tête du cortège. Puis il fallait s'occuper des costumes et d'une foule de choses qui absorbaient complètement l'esprit.

Le grand jour est là. Chacun s'en va à l'église, et c'est au sortir du culte que le cortège se forme sur la place du village : Les petits garçons en culottes blanches et souliers à boucles, en gilets roses ou bleus, une écharpe en sautoir, chacun aux couleurs de sa demoiselle, et un chapeau garni de fleurs. Les filles en robes blanches, garnies de pervenches et de lierre, des fleurs dans les cheveux et une houlette, couverte de papier rose et toute enrubannée. Par ci, par là, quelques costumes bernois, vieux style, ou quelque petite fille par trop bergère, jurent avec la simplicité rustique de l'ensemble.

Enfin arrivent, chacun par une rue, les musiciens qui doivent égayer la jeunesse : deux clarinettes, un cor de chasse et une grosse caisse. Le cortège se forme peu à peu et se

met lentement en marche, pendant que la musique attaque l'air de «Robin des Bois». Il va tout d'abord chercher les «fous». Ce sont des jeunes gens lestes, hardis, masqués de la manière la plus grotesque et chargés de faire la collecte. Ils portent en bandoulière un petit sac rempli de cendres et tiennent à la main une pince très originale, dont le manche rentrant devient très long ou très court à volonté. Pénétrant audacieusement dans chaque maison, ils demandent des œufs, du beurre ou de l'argent. Malheur aux avarés! Ils leur lancent une poignée de cendres au visage ou, allongeant brusquement la pince, ils prennent le nez du malheureux, qui doit tout supporter patiemment, car se fâcher, c'est s'exposer aux rires de la foule.

L'époux et l'épouse sont traînés ou marchent en tête, les yeux brillants de bonheur. A la suite, les enfants vont deux à deux en se donnant la main, graves et sérieux. En tête, la musique joue toujours lentement l'air de «Robin des Bois». Le cortège va partout annoncer que le printemps est revenu; il commence par les fermes isolées, au bord de la forêt. Devant la maison, on chante sur un air d'autrefois la vieille chanson du mai :

Voici les enfants de Môtiers
Qui viennent vous annoncer
Que l'on voit déjà verdir le mai
Sur les côtes élevées
Et que tout nous promet
Une fertile année.

Le froid, la neige, les glaçons
Quittent notre horizon.
Le soleil, par son doux retour,
Ranime la nature.
Et la campagne, à son tour,
Se pare de verdure.

Quantité de gens généreux
Nous ont donné des œufs
Avec force beurre et argent.
Nous allons faire fête,
Priant vos jeunes gens
De bien vouloir en être¹⁾.

¹⁾ C'est, à quelques insignifiantes différences près — dont naturellement le nom de Môtiers à la place de Fleurier — la même version que Chabloz (op. cit. p. 27) a trouvée dans un vieux chansonnier manuscrit. Nos trois couplets correspondent aux premier, deuxième et cinquième de Chabloz.

C'est en 1848 que se célébra à Môtiers le dernier mai. On voulut qu'il proclamât à son tour la république et un poète fit ces vers que l'on ajouta aux vieux refrains :

N'oublions pas non plus de chanter
De 48 le printemps fortuné ;
Car c'est à lui que nous devons
La liberté, le bonheur !
A notre antique chanson,
Joignons un complet d'honneur.

Suivant la coutume, on rentrait au village pour le dîner, et à 2 heures, le mai recommençait sa joyeuse tournée dans les rues, toutes pavoisées de branches de hêtre. Le cortège passait lentement devant les maisons en chantant la chanson du mai. Les fous, sur les flancs du cortège, faisaient mille sottises, jetaient des cendres, prenaient des nez, sautaient d'un premier étage dans la rue, ou tombaient comme des bombes dans les cuisines. C'était une joie générale ; les vieux venaient sur le seuil de leurs maisons pour voir si le mai se célébrait au moins comme autrefois et si tout était bien conforme à la tradition.

A 5 heures du soir, la tournée était finie, et les provisions de beurre et d'œufs, monumentales. Alors venait l'heure du festin. Chacun se rendait dans le grand «poêle» de la maison de ville, vaste salle où des tables étaient dressées. Tout le monde se mettait à l'ouvrage, et bientôt apparaissaient d'immenses plats de «croûtes dorées».

Peu à peu, le repas pantagruélique prenait fin. Les tables et les bancs disparaissaient, tandis que l'orchestre, grimpé sur une estrade, accordait ses instruments. La danse commençait. Puis, peu à peu, les jambes se fatiguaient, les petits yeux se fermaient, et les mamans venaient chercher leurs jeunes enfants.

C'est alors que les grands garçons et les grandes filles, exclus jusqu'alors de la fête, envahissaient la salle. Et bien tard dans la nuit, on entendait les clarinettes et le cor de chasse, toujours pleins d'entrain, la grosse caisse accompagnant les vieilles danses.
